

ALFRED EIBEL

DU MÊME AUTEUR

Trois lumière, choix de textes de Fritz Lang. Présence
du Cinéma, 1964. (rééd. Ramsay, 2007)

Le chien merveilleux. Acropole, 1987.

Jean-Bernard Pouy. Méréal, 1996.

Les boulevards extérieurs de Marc Villard. Méréal, 1997.

Almanach du polar. Méréal, 1997.

Michel Lebrun: témoignages. Hors commerce, 2002.

500 façons d'éliminer son prochain. Avec Françoise
Montfort. Éditions Hors commerce, 2004.

Les grandes erreurs judiciaires. Avec Robert Gordienne.
Le Cherche-Midi, 2007.

Garde à vue. Éditions du Dauphin vert, 2011.

Hors-Commerce. Éditions du Sandre, 2011.

De passage à Paris

finitude

2011

*Seeker of truth
follow no paths
all paths lead where
truth is here*

e.e. Cummings,
73 poems

Finitude a bénéficié en 2011 d'une aide du Ministère
de la Culture et du Conseil Régional d'Aquitaine. Merci.

© éditions Finitude, 2011

PRÉFACE

Au départ un livre doit susciter l'adhésion. Je veux connaître le comment, le pourquoi d'un livre, comme au salon de l'automobile connaître les secrets du moteur, la tenue de route du véhicule. Ma rencontre avec Russell Banks a été un grand moment. Lecteur assidu de Nelson Algren, il me raconta par quels chemins il lui a fallu passer pour accoucher d'un livre. L'écrivain est un artisan, un ébéniste. Posséder un savoir faire sans tomber dans la routine. Lawrence Block, Michael Connelly, Robert Ludlum s'y entendent en ingrédients, en

recettes, en polissage, en tours de passe-passe, en prestidigitation. Nous sommes en présence de conteurs d'histoires (*Once upon a time*), de bobards, habitués aux petits mensonges. Le style porté aux nues n'est pas leur affaire. Ils ne prétendent pas faire de la sculpture sur grain de riz.

Paul Auster, est-il américain ou français ? Les deux, passerelle entre deux continents. Un homme urbain au courant des derniers arrivés en écriture dans son pays. Un ours, une bouffe, une partie de chasse, n'ont jamais empêché le costaud Jim Harrison dans sa démarche pachydermique de posséder une écriture allègre et de nous entretenir d'E.M. Cioran le fusil à la main. Ceux qui n'ont jamais entendu rire Kenneth White ne peuvent imaginer à quel point sa prose exige d'oreille. Prêt à embarquer sur une jonque, on ne s'étonnera pas de surprendre Ken interroger un vieux loup de mer dans une auberge enfumée et sombre. Au sextant, au chronomètre, à ce qu'il nomme la géopoétique, s'ajoute son regard bleu. De la fenêtre de son bureau il observe le ballet des mouettes. Les dessous de la vie politique américaine n'ont plus de secrets pour James Grady qui a travaillé pour le Pentagone. Edward Bunker a passé vingt ans en prison. Grâce à lui, nous accédons au

cœur de l'Amérique carcérale, plus gros de vérités que ce que concoctent ces romanciers noyés dans la doc et qui, nonobstant leur savoir faire, ne font plus illusion. Robin Cook est passé par Eton. Ce qui lui a permis d'être mal élevé avec panache. Toni Morrison et Jim Nisbet. L'une remonte le temps pour refaire le long, difficile, occulté parcours de la femme noire, abandonnée, brimée, par les hommes noirs. Jim Nisbet est un érudit qui travaille le bois de ses mains expertes. Il sait comment ajuster un coffre ce qui explique qu'il sait bricoler un poème. Il s'est lancé dans le polar lesté de son bagage littéraire. Il appréhende le crime en styliste. Pour ceux qui recherchent la partie ténébreuse de l'Amérique, les paumés, les déclassés, les détraqués, le fond du panier de la prostitution, la femme devenue jouet pour les hommes, il faut sans tarder se lancer dans l'aventure en compagnie d'Iceberg Slim. Proxénète emblématique de Chicago, auteur de huit bouquins implacables, Iceberg Slim a la rage au ventre contre le monde blanc.

Pour suivre un écrivain il faut être touché par ses livres, le verbe *toucher*, qui revient si souvent sous la plume du critique allemand Marcel Reich-Ranicki. Le problème de tout écrivain est de sentir, de savoir

beaucoup de choses, de faire passer cela à travers les mots, d'où parfois un décalage entre leurs déclarations et ce qu'ils ont réussi à transmettre à leur œuvre. Dans *Ma vie* Marcel Reich-Ranicki écrit à propos de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard : « il faisait partie de ces écrivains, et ils ne sont pas rares, qui ont créé de la littérature — et merveilleuse — sans s'intéresser particulièrement à la littérature ». Je fais partie de ces gens qui ne se considèrent pas à proprement parler critique littéraire ; qui néanmoins écrivent sur les livres ; qui ne s'intéressent pas particulièrement à la littérature, sensibles aux beautés, aux vibrations d'un texte, à son originalité, parfois à sa profondeur, à son intelligence en tout cas créatrice de merveilles.

Je propose au lecteur de venir partager mes treize rencontres empressées.

ALFRED EIBEL

JIM HARRISON,
LE COLOSSE DU MICHIGAN

« Les livres de Jim Harrison, me dit un lecteur embarrassé, démarrent d'une façon particulière... Je veux dire, ce ne sont pas des romans au sens classique du mot... »

Les livres de Harrison, en effet, appelons-les sagas, prennent le départ à pied, en train, en voiture ou par un autre moyen de locomotion. Entre deux chapitres, le véhicule est remis. Puis l'errance reprend, ne s'arrêtera qu'avec le dernier livre de l'auteur. Jim Harrison aime citer Hemingway, il ressemble un peu à Pedro Armendáriz, sauf la

moustache et le torse, qui sont ceux d'un haltérophile appliqué. L'œil mi-clos évoque Eli Wallach dans *Le Bon, la Brute et le Truand* de Sergio Leone.

Le matin, il se lève, se regarde dans la glace, s'y reflète une gueule de bois carabinée. Pour d'autres, ce serait renversant. Pour l'écrivain Jim Harrison, ça n'a rien d'insurmontable, ça fait partie du statut de poète. Le rasoir glisse plus difficilement sur la peau. Les joues gonflent, et alors ! L'hiver rude qui entoure sa cabane va le reconforter.

Avec une poignée de neige contre le visage, le whisky disparaîtra. Lancé dans sa voiture, il parcourt la région, blanche, fragmentée, désertique. Il finit par ressembler à un hibou, ébloui par la blancheur du paysage, œil unique menaçant comme un tomahawk, l'autre crevé par des jeux d'enfants trop brutaux. La radio diffuse *Cheap Thrills* de Janis Joplin, c'est ce que Harrison veut entendre en ce moment, un peu de révolte dans l'air. Sa voiture quitte les grands axes, longe le lac Michigan, le vent est dur, le pare-brise se couvre de givre. Revenu dans sa chambre dépouillée comme celle de Gauguin, au mur épinglé le portrait de Hart Crane, et une gravure de *l'Acushnet*, le bateau sur lequel embarqua Melville en 1841, Harrison

s'enferme, pour une aventure éminemment plus importante, l'écriture. Sa journée commence bien, pas trop mal disons, *Dakva* progresse, la folie le frôle, ce qui est bon signe pour un écrivain. Comment être sur tous les fronts ? Écrire est une nécessité mais la pêche au harpon aussi, à Key West. Harrison attend une réponse de Hollywood pour des scénarios qui traînent là-bas depuis des années. En fin de compte, grâce à Jack Nicholson, les choses bougent et l'argent coule à flots. Drôle d'expression. Dans les mains de Harrison, il s'écoule aussi vite que le fleuve. On dirait qu'il veut chaque fois repartir à zéro. Estimable pour un écrivain qui refuse de s'encroûter comme tant de ses confrères, de devenir un polichinelle de la littérature.

Né dans le Michigan qu'il ne quittera plus, Harrison fait ses classes dans la bibliothèque de l'État, où il s'initie à la littérature. Il en sort pris d'une passion pour Faulkner, d'un amour immodéré pour la nature, d'un intérêt grandissant pour les Indiens, pour quelques jolies Indiennes, probablement, et il publie en 1965 ses premiers poèmes. Son œuvre poétique lui apporte la notoriété. Longtemps, devant ses livres en prose, la critique traîne la jambe. Maintenant, la situation a changé. Sa prose

a fini par s'imposer, au point que *Dalva* a même figuré sur la liste des best-sellers du *Chicago Tribune*. Attention, ce costaud de Harrison ne veut pas finir en écrivain « guest star » des grandes universités américaines. Il veut garder les mains libres. Pouvoir s'élancer à nouveau dans la nuit glacée, boire, copiner, observer les oiseaux, énumérer les espèces. S'il sait exprimer le suc des femmes, du moins son personnage le sait, Harrison n'oublie pas la tendresse dans l'amour. On l'a traité de macho. Il en rit. Il se dit que cette réputation est plutôt flatteuse.

On comprend que cet homme est efficace, très efficace. Au fronton de son œuvre, inscrivons ces deux vers du poète Wallace Stevens: « Je ne peux pas offrir un monde lisse, / Bien que je le rapièce comme je peux ». Les livres de Harrison sont bourrés d'éclairs. Des livres formés de vies en guenilles qu'il rapièce comme il peut. De cette fin de siècle, on sait qu'il n'attend pas grand-chose. Consolons-nous, il reste beaucoup à défendre. Les animaux, par exemple. Que les hommes s'acharnent à exterminer dans les grandes plaines de l'Ouest (la solution finale animale). Après les Indiens, les renards, les ours bruns.

Une bonne définition de l'Amérique nous est fournie par le scénariste, cinéaste, écrivain américain

Abraham Polonsky: « Dès qu'un Américain accepte l'idée que ce paradis perdu n'a été que le massacre des Indiens, le mythe commence à disparaître et il peut commencer à voir l'Ouest tel qu'il était: la conquête d'un pays par des étrangers qui ont pris tout ce qu'ils ont trouvé et qui n'ont pas même laissé leur identité aux habitants des lieux ». Harrison établit de livre en livre l'« inventaire des lieux ». Ce n'est pas triste: une nature dévastée, assassinée, calcinée. Les coins intouchés par l'homme sont rarissimes. Difficile de trouver un peu de nature qui ne soit pas transformée en décharge publique ou en terrain de chasse.

L'idée d'une nature paradisiaque hante Harrison sans pour autant tourner à l'écologie militante. Harrison est un marcheur, il nous oblige à marcher à son rythme, nous fatigue les jambes. On se console en se disant que c'est bon pour la santé. On ne sait pas où il va, on le suit pourtant. « Je suis trop irrationnel », avoue-t-il. Au bout du compte, il y a le miracle d'une écriture vigoureuse, elle éclabousse le lecteur de mille vérités, de mille désastres, elle est d'une rare crudité, d'une rare tenue, d'un beau lyrisme, d'une transparence de lac de montagne. « Un paragraphe hermétique, affirme Harrison, est

toujours toxique». Le loup des steppes de Fenimore Cooper, c'est lui, lui seul dans ce livre écrit en 1971¹, à l'âge de 34 ans. On y côtoie les grands buveurs avec qui il aime tanguer dans les bars. La rivière, la forêt, l'odeur des femmes, les espaces de John Ford.

L'écrivain nous entraîne dans une vie inconfortable, physiquement éprouvante, une vie de drogue et de fantasmes lorsqu'une jolie gamine arrive (comme le suggérait Nabokov, *Lolita* en pantalon, c'est tout un programme). Harrison nous tire à l'orée des bois (de la vie), là où les hommes s'exaltent, deviennent insensés. Cloîtré dans sa ferme, il observe les animaux par la fenêtre. Toujours ce mouvement vers l'extérieur. Il lui arrive de parcourir les villes, de rencontrer des prophètes paumés, des filles perdues. À la longue, la ville est trop lourde à porter. Vite Harrison retourne à son Michigan, à son fleuve, à ses livres. Mourir? Un jour pour sûr. Seulement que ce soit entre les mâchoires d'un grizzli...

Le Quotidien de Paris,
30 janvier 1991

1. *Wolf, mémoires fictifs*, son premier roman.

LE DEUIL SIED À
ROBIN COOK

La première fois que je vis Robin Cook il n'était pas fin souï dans une Rolls Royce Silver Wraith devant la terrasse des *Dancers* mais sobre comme un chameau dans le couloir du train qui nous menait de Paris à Grenoble au Festival du Polar 1989. Le wagon entier était réservé aux auteurs de polars français et étrangers. Cook était cerné par six aficionados qui l'écoutaient bouche bée. Il parlait, il resserrait le cercle. Il se penchait pour allumer le feu de camp de la conversation. Il n'est pas sûr que chacun comprenait ce que disait Robin, il parlait